

## CHANT SEIZIÈME

### ARGUMENT

Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

Palais des cieux, ouvrez-vous à moi voir  
Êtres brillants aux six ailes légères,  
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires  
Font les destins des peuples et des rois :  
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,  
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,  
Daignez un peu vous ranger de côté :  
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,  
Ce qui se passe au fond du sanctuaire :  
Et pardonnez ma curiosité.

Cette prière est de l'abbé Trithème,  
Non pas de moi ; car mon œil effronté  
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;  
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur saint George et Denis notre apôtre  
Étaient au ciel enfermés l'un et l'autre ;  
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas  
Prêter leurs mains aux terrestres combats ;  
Ils cabalaient : c'est tout ce qu'on peut faire  
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.  
George et Denis s'adressent tour à tour

1. J'avoue que je ne l'ai point lue dans Trithème : mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme. (Note de Voltaire, 1762.)

Dans l'empyrée au bon monsieur saint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape est vicaire,  
Dans ses filets enveloppant le sort,  
Sous ses deux clefs tient la vie et la mort.  
Pierre leur dit : « Vous avez pu connaître,  
Mes chers amis, quel affront je reçus  
Quand je remis une oreille à Malchus.  
Je me souviens de l'ordre de mon maître :  
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau<sup>1</sup> ;  
Il m'a privé du droit brillant des armes ;  
Mais j'imagine un moyen tout nouveau  
Pour décider de vos grandes alarmes.

« Vous, saint Denis, prenez dans ce canton  
Les plus grands saints qu'ait vus naître la France  
Vous, monsieur George, allez en diligence  
Prendre les saints de l'île d'Albion.  
Que chaque troupe en ce moment compose  
Un hymne en vers, non pas une ode en prose.  
Houdard a tort ; il faut dans ces hauts lieux  
Parler toujours le langage des dieux ;  
Qu'on fasse, dis-je, une ode pindarique  
Où le poète exalte mes vertus,  
Ma primauté, mes droits, mes attributs,  
Et que le tout soit mis vite en musique :  
Chez les mortels, il faut toujours du temps  
Pour rimaiter des vers assez méchants ;  
On va plus vite au séjour de la gloire.  
Allez, vous dis-je, exercez vos talents ;  
La meilleure ode obtiendra la victoire,  
Et vous ferez le sort des combattants. »

1. « Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée. » Saint Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre. [Matth., xxvi, 52.] (Note de Voltaire, 1762.)

2. Lamotte-Houdard, poète un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730 ; preuve nouvelle que ce poème divin fut composé vers ce temps-là. (Id., 1762.)

Ainsi parla, du plus haut de son trône,  
Aux deux rivaux l'infaillible Barjone ;  
Cela fut dit en deux mots tout au plus,  
Le laconisme est langue des élus.  
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes,  
Pour terminer leurs querelles funestes,  
Vont assembler les saints de leur pays  
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris  
Fit aussitôt seoir à sa table ronde  
Saint Fortunat<sup>1</sup>, peu connu dans le monde,  
Et qui passait pour l'auteur du *Pange* ;  
Et saint Prosper, d'épithètes chargé<sup>2</sup>,  
Quoique un peu dur et qu'un peu janséniste.  
Il mit aussi Grégoire dans sa liste,  
Le grand Grégoire, évêque tourangeau<sup>3</sup>,  
Cher au pays qui vit naître Bonneau ;  
Et saint Bernard fameux par l'antithèse<sup>4</sup>,  
Qui dans son temps n'avait pas son pareil ;  
Et d'autres saints pour servir de conseil :  
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.

1. Fortunat, évêque de Poitiers, poète. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Le *Pange lingua* est de Claudien Mamert, le plus beau génie de son siècle, au jugement de Sidoine Apollinaire. (R.)

2. Saint Prosper, auteur d'un poème fort sec sur la grâce, au v<sup>e</sup> siècle. (*Note de Voltaire, 1762.*) — Le *Poème* de saint Prosper contre les *ingrats*, traduit en vers français par Lemaistre de Sacy, a été souvent réimprimé avec cette traduction. L'auteur y attaque les semi-pélagiens, ingrats, suivant lui, envers la grâce de Jésus-Christ. (R.)

3. Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une *Histoire de France*, toute pleine de miracles. (*Note de Voltaire, 1762.*)

4. Saint Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clairvaux ; il entra dans toutes les affaires publiques de son temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abélard : « Leonem invasimus, incidimus in draconem. » Sa mère, étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils serait moine, et aboierait contra les mondains. (*Id.*, 1762.)

George, en voyant tous ces soins de Denis,  
Le regardait d'un dédaigneux souris ;  
Il avisa dans le sacré pourpris  
Un saint Austin, prêcheur de l'Angleterre<sup>1</sup>,  
Puis en ces mots il lui dit son avis :

« Bonhomme Austin, je suis né pour la guerre,  
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;  
Je sais brandir mon large cimenterre,  
Pourfendre un buste, et casser tête et bras ;  
Tu sais rimer : travaille, versifie,  
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.  
Un seul Anglais, dans les champs de la mort,  
De trois Français triomphe sans effort.  
Nous avons vu devers la Normandie,  
Dans le Haut-Maine, en Guienne, en Picardie,  
Ces beaux messieurs aisément mis à bas ;  
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,  
Crois, en fait d'hymne, et d'ode, et d'œuvre telle,  
Quand il s'agit de penser, de rimer,  
Que nous avons non moins bonne cervelle.  
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :  
Je veux que Londre ait à jamais l'empire  
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.  
Denis ameule un tas de rimailleurs  
Qui tous ensemble ont très peu de génie ;  
Travaille seul : tu sais tes vieux auteurs ;  
Courage ! allons, prends ta harpe bénie,  
Et moque-toi de son académie. »

Le bon Austin, de cet emploi chargé,  
Le remercie en auteur protégé.  
Denis et lui, dans un réduit commode,  
Vont se tapir, et chacun fit son ode.  
Quand tout fut fait, les brûlants séraphins,  
Les gros joufflus, têtes de chérubins,

1. Saint Austin ou Augustin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéry, ou Kenterbéry. (*N. de V.*, 1762.)

Près de Barjone en deux rangs se perchèrent;  
 Au-dessous d'eux les anges se nichèrent;  
 Et tous les saints, soigneux de s'arranger,  
 Sur des gradins s'assirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges  
 Qui de l'Égypte endurcirent les cœurs;  
 Ce grand Moïse, et ses imitateurs  
 Qui l'égalèrent dans ses divins prestiges :  
 Les flots du Nil, jadis si bienfaisants,  
 D'un sang affreux dans leur course écumants,  
 Du noir limon les venimeux reptiles  
 Changés en verge, et la verge en serpents;  
 Le jour en nuit; les déserts et les villes,  
 De moucherons, de vermine couverts;  
 La rogne aux os, la foudre dans les airs;  
 Les premiers-nés d'une race rebelle  
 Tous égorgés par l'ange du Seigneur;  
 L'Égypte en deuil, et le peuple infidèle  
 De ses patrons emportant la vaisselle<sup>1</sup>,  
 Et par le vol méritant son bonheur;  
 Ce peuple errant pendant quarante années  
 Vingt mille Juifs égorgés pour un veau<sup>2</sup>;  
 Vingt mille encore envoyés au tombeau  
 Pour avoir eu des amours fortunées<sup>3</sup>;  
 Et puis Aod, ce Ravailac hébreu<sup>4</sup>,  
 Assassinant son maître au nom de Dieu;  
 Et Samuel, qui d'une main divine  
 Prend sur l'autel un couteau de cuisine.

1. Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Égyptiens, et s'enfuirent. [*Exod.*, xii, 35 et 36.] (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. Les lévites, qui égorgèrent vingt mille de leurs frères (*Note de Voltaire*, 1762.) — La Bible dit vingt-cinq mille. Voyez *Juic.*, xx, 46.

3. Phinéas, qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite. [*Num.*, xxv, 9.] (*Note de Voltaire*, 1762.)

4. Aod, ou Eud, assassina le roi Églon, mais de la main gauche. [*Juic.*, iii, 21.] (*Id.*, 1762.)

Et bravement met Agag en hachis<sup>1</sup>  
 Car cet Agag était incirconcis;  
 Puis la beauté qui, sauvant Béthulie<sup>2</sup>,  
 Si purement de son corps fit folie;  
 Le bon Basa qui massacra Nadad<sup>3</sup>;  
 Et puis Achab mourant comme un impie<sup>4</sup>;  
 Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;  
 Le roi Joas meurtri par Jozabad<sup>5</sup>,  
 Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,  
 Si méchamment mise à mort par Joad<sup>6</sup>.  
 Longuette fut la triste litanie;

1. Samuel coupa en morceaux le roi Agag, que Saül avait mis à rançon. [*I Reg.*, xv, 33.] (*Note de Voltaire*, 1762.)

2. Judith, assez connue. (*Id.*, 1762.)

3. Basa, roi d'Israël, assassina Nadad ou Nadab, et lui succéda. [*III Reg.*, xv, 27 et 28.] (*Id.*, 1762.)

4. Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad, roi syrien, comme Saül en avait eu une d'Agag, et fut tué pour avoir pardonné. (*Note de Voltaire*, 1762.) — Benhadad, vaincu, envoya des députés à Achab pour lui demander la vie. « S'il vit, répondit Achab aux députés, il n'est plus que mon frère. » Cette réponse, qui, humainement parlant, est d'une naïveté touchante et sublime, attira sur Achab la colère du ciel, et surtout celle des prophètes. [*Rois* liv. III, chap. xx.] (K.)

5. Joas, assassiné par Jozabad. [*IV Reg.*, xii, 21.] (*Note de Voltaire*, 1762.)

Nos anciens poètes donnaient avec raison au mot *meurtrile* sens de tué, massacré, assassiné.

On lit dans *Rotrou* (*Venceslas*, acte V, sc. 1<sup>re</sup>) :

Pour un frère meurtri ma douleur a des larmes.

Avant lui, Ronsard avait dit :

Et pour te rendre infâme,  
 T'ont fait meurtrir tes enfants et ta femme.

Au temps de Racine, la signification de ce mot n'en faisait plus qu'un synonyme de blessé, contusionné, froissé; et l'auteur d'*Athalie* a, comme Voltaire, vainement essayé (acte V, sc. vi) de lui rendre le sens déterminé par son étymologie :

Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris. (R.)

6. Allusion à l'épigramme de Racine :

Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holopherne,  
 Si méchamment mis à mort par Judith.

(*Note de Voltaire*, 1762.)

Ces beaux récits étaient entrelacés  
 De ces grands traits si chers aux temps passés.  
 On y voyait le soleil se dissoudre,  
 La mer fuyant, la lune mise en poudre,  
 Le monde en feu qui toujours tressaillait ;  
 Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;  
 Des flots de sang, des tombeaux, des ruines ;  
 Et cependant près des eaux argentines  
 Le lait coulait sous de verts oliviers ;  
 Les monts sautaient tout comme des béliers,  
 Et les béliers tout comme des collines<sup>1</sup>.  
 Le bon Austin célébrait le Seigneur,  
 Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,  
 Et qui laissait son peuple en esclavage,  
 Mais des lions brisant toujours les dents,  
 Sous ses deux pieds écrasant les serpents,  
 Parlant au Nil, et suspendant la rage  
 Des basilics<sup>2</sup> et des léviathans<sup>3</sup>.  
 Austin finit. Sa pindarique ivresse  
 Fit élever parmi les bienheureux  
 Un bruit confus, un murmure douteux,  
 Qui n'était pas en faveur de la pièce.  
 Denis se lève ; et, baissant ses doux yeux,  
 Puis les levant avec un air modeste,  
 Il salua l'auditoire céleste,  
 Parut surpris de leurs traits radieux ;  
 Et finement sa pudeur semblait dire :  
 « Encouragez celui qui vous admire. »  
 Il salua trois fois très humblement

1. Il y a dans cette analyse de l'ode du bienheureux Austin de fréquentes allusions critiques à certaines beautés littéraires des saintes Écritures, entre autres du psaume cxiii : « Mare vidit, et fugit (v. 3)... Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium (v. 4). » (R.)

2. Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais. [*Psal.*, xc, 13.] (*Note de Voltaire*, 1762.)

3. Léviathan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile. [*Job.*, iii, 8 ; xl, 20 ; *Isa.*, xxvii, 1.] (*Id.*, 1762.)

Les conseillers, le premier président ;  
 Puis il chanta d'une voix douce et tendre  
 Cet hymne adroit que vous allez entendre :  
 « O Pierre ! ô Pierre ! ô toi sur qui Jésus  
 Daigna fonder son Église immortelle<sup>1</sup>,  
 Portier des cieux, pasteur de tout fidèle,  
 Maître des rois à tes pieds confondus,  
 Docteur divin, prêtre saint, tendre père,  
 Auguste appui de nos rois très chrétiens,  
 Étends sur eux ta faveur salutaire ;  
 Leurs droits sont purs, et ces droits sont les tiens.  
 Le pape à Rome est maître des couronnes,  
 Aucun n'en doute ; et si ton lieutenant  
 A qui lui plait fait ce petit présent,  
 C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.  
 Hélas ! hélas ! nos gens de parlement  
 Ont banni Charle ; ils ont impudemment  
 Mis sur le trône une race étrangère ;  
 On ôte au fils l'héritage du père.  
 Divin portier, oppose tes bienfaits  
 A cette audace, à dix ans de misère :  
 Rends-nous les clefs de la cour du palais. »  
 C'est sur ce ton que saint Denis prélude ;  
 Puis il s'arrête : il lit avec étude  
 Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,  
 En affectant un secret embarras.  
 Céphas content fit voir sur son visage  
 De l'amour-propre un secret témoignage,  
 Et rassurant les esprits interdits  
 Du chantre habile, il dit dans son langage :  
 « Cela va bien ; continuez, Denis. »  
 L'humble Denis repart avec prudence :  
 « Mon adversaire a pu charmer les cieux ;

1. Ces paroles de saint Denis rappellent à la mémoire, non peut-être sans intention de la part de Voltaire, celles que saint Matthieu (cap. xvi, v. 18) met dans la bouche de Jésus : « Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam. » (R.)

Il a chanté le Dieu de la vengeance,  
Je vais bénir le Dieu de la clémence :  
Hair est bon, mais aimer vaut bien mieux. »

Denis alors d'une voix assurée  
En vers heureux chanta le bon berger  
Qui va cherchant sa brebis égarée,  
Et sur son dos se plait à la charger ;  
Le bon fermier, dont la main libérale  
Daigne payer l'ouvrier négligent  
Qui vient trop tard, afin que diligent  
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;  
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains  
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains ;  
Le bon prophète, encor plus doux qu'austère,  
Qui donne grâce à la femme adultère,  
A Magdeleine, et permet que ses pieds  
Soient gentiment par la belle essuyés.  
Par Magdeleine Agnès est figurée.  
Denis a pris ce délicat détour ;  
Il réussit : la grand'chambre éthérée  
Sentit le trait, et pardonna l'amour.  
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;  
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.  
Du saint Anglais l'audace fut déçue ;  
Austin rougit, il fuit en tapinois :  
Chacun en rit, le paradis le hue.  
Tel fut hué dans les murs de Paris  
Un pédant sec, à face de Thersite<sup>1</sup>,  
Vil délateur, insolent hypocrite,  
Qui fut payé de haine et de mépris

1. Omer Joly de Fleury. Voltaire avait, dès 1761, tracé le portrait du même personnage dans des vers qui ont tout naturellement une grande ressemblance avec ceux-ci :

Un petit singe à face de Thersite,  
Au sourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,  
Bel esprit faux, qui hait les bons esprits.

PANTA ODAI, *Etrennes à mademoiselle Clairon*, vers 106-108.

Quand il osa dans ses phrases vulgaires  
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre a Denis donna deux bons *agnus* ;  
Denis les baise, et soudain l'on ordonne,  
Par arrêt signé de douze élus,  
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus  
Par les Français et par Charle en personne.

En ce moment la barroise amazone  
Vit dans les airs dans un nuage épais,  
De son grison la figure et les traits,  
Comme un soleil dont souvent un nuage  
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.  
Elle cria : « Ce jour est glorieux ;  
Tout est pour nous, mon âme est dans les cieux. »  
Bedfort, surpris de ce prodige horrible,  
Déjà s'arrête et n'est plus invincible.  
Il lit au ciel, d'un regard consterné,  
Que de saint George il est abandonné.  
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,  
Descend soudain de la ville alarmée ;  
Tous les bourgeois, devenus valeureux,  
Les voyant fuir, descendent après eux.  
Charles plus loin, entouré de carnage,  
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.  
Les assiégeants, à leur tour assiégés,  
En tête, en queue, assaillis, égorgés,  
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,  
D'armes, de morts, et de mourants jonchées.

C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel  
Que tu venais exercer ta vaillance,  
O dur Anglais, ô Christophe Arondel !  
Ton maintien sec, ta froide indifférence  
Donnaient du prix à ton courage altier.  
Sans dire un mot ce sourcilleux guerrier  
Examinait comme on se bat en France :  
Et l'on eût dit, à son air d'importance,  
Qu'il était là pour se désennuyer.

Sa Rosamore, à ses pas attachée,  
 Est comme lui de fer enharnachée,  
 Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer :  
 Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier ;  
 D'un perroquet la plume panachée  
 Au gré des vents ombrage son cimier.  
 Car dès ce jour où son bras meurtrier  
 A dans son lit décollé Martinguerre,  
 Elle se plaît tout à fait à la guerre.  
 On croirait voir la superbe Pallas  
 Quittant l'aiguille et marchant aux combats,  
 Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.  
 Elle parlait au voyageur qu'elle aime,  
 Et lui montrait les plus grands sentiments,  
 Lorsqu'un démon trop funeste aux amants,  
 Pour leur malheur, vers Arondel attire  
 Le dur Poton et le jeune La Hire,  
 Et Richemont qui n'a pitié de rien.  
 Poton, voyant le grave et fier maintien  
 De notre Anglais, tout indigné s'élançe  
 Sur le causeur, et d'un grand coup de lance,  
 Qui par le flanc sort au milieu du dos,  
 D'un sang trop froid lui fait verser des flots :  
 Il tombe et meurt ; et la lance cassée  
 Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle, à ce moment affreux,  
 On ne vit point la belle Rosamore  
 Se renverser sur l'amant qu'elle adore,  
 Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,  
 Ni remplir l'air de ses cris douloureux,  
 Ni s'emporter contre la Providence ;  
 Point de soupirs ; elle cria : « Vengeance ! »  
 Et dans l'instant que Poton se baissait  
 En ramassant son fer qui se cassait,  
 Ce bras tout nu, ce bras dont la puissance  
 Avait d'un coup séparé dans un lit  
 Un chef grison du cou d'un vieux bandit,

Tranche à Poton la main trop redoutable,  
 Cette main droite à ses yeux si coupable.  
 Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts  
 Les font mouvoir pour la dernière fois ;  
 Poton depuis ne sut jamais écrire.

Mais dans l'instant le brave et beau La Hire  
 Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,  
 Un coup mortel qui lui perce le cœur.  
 Son casque d'or, que sa chute détache,  
 Découvre un sein de roses et de lis ;  
 Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;  
 Ses longs cheveux tombent sur ses habits  
 Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,  
 Tout laisse voir une femme adorable,  
 Et montre un corps formé pour les plaisirs.  
 Le beau La Hire en pousse des soupirs,  
 Répand des pleurs, et d'un ton lamentable  
 S'écrie : « O ciel ! je suis un meurtrier,  
 Un housard noir plutôt qu'un chevalier ;  
 Mon cœur, mon bras, mon épée est infâme ;  
 Est-il permis de tuer une dame ? »  
 Mais Richemont, toujours mauvais plaisant  
 Et toujours dur, lui dit : « Mon cher La Hire,  
 Va, tes remords ont sur toi trop d'empire ;  
 C'est une Anglaise, et le mal n'est pas grand ;  
 Elle n'est pas pucelle comme Jeanne. »

Tandis qu'il tient un discours si profane,  
 D'un coup de flèche il se sentit blessé :  
 Et devenu plus fier, plus courroucé,  
 Il rend cent coups à la troupe bretonne,  
 Qui comme un flot le presse et l'environne.  
 La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,  
 Portent partout les efforts de leurs bras :  
 On tue, on tombe, on poursuit, on recule,  
 De corps sanglants un monceau s'accumule ;  
 Et des mourants l'Anglais fait un rempart.  
 Dans cette horrible et sanglante mêlée,

Le roi disait à Dunois : « Cher bâtard,  
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée ?  
— Qui ? » dit Dunois. Le bon roi lui repart :  
« Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue ?  
— Qui donc ? — Hélas ! elle était disparue  
Hier au soir, avant qu'un heureux sort  
Nous eût conduits au château de Bedford ;  
Et dans la place on est entré sans elle.  
— Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.  
— Ciel ! dit le roi, qu'elle me soit fidèle !  
Gardez-la-moi. » Pendant ce beau discours,  
Il avançait et combattait toujours.  
Bientôt la nuit, couvrant notre hémisphère,  
L'enveloppa d'un noir et long manteau,  
Et mit un terme à ce cours tout nouveau  
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.  
Comme il sortait de cette grande affaire,  
Il entendit qu'on avait le matin  
Vu cheminer vers la forêt voisine  
Quelques tendrons du genre féminin ;  
Une surtout, à la taille divine,  
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,  
Au souris tendre, à la peau de satin,  
Que sermonnait un bon dominicain.  
Des écuyers brillants, à mines fières,  
Des chevaliers, sur leurs coursiers fringants,  
Couverts d'acier, et d'or, et de rubans,  
Accompagnaient les belles cavalières.  
La troupe errante avait porté ses pas  
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,  
Et que jamais, avant cette aventure,  
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;  
Rien n'égalait sa bizarre structure.  
Le roi, surpris de tant de nouveautés,  
Dit à Bonneau : « Qui m'aime doit me suivre ;  
Demain matin je veux au point du jour  
Revoir l'objet de mon fidèle amour.

Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre. »  
Il resta peu dans les bras du sommeil ;  
Et quand Phosphore<sup>1</sup>, au visage vermeil,  
Eut précédé les roses de l'Aurore ;  
Quand dans le ciel on attelait encore  
Les beaux coursiers que conduit le Soleil<sup>2</sup>,  
Le roi, Bonneau, Dunois, la Pucelle,  
Allègrement se remirent en selle,  
Pour découvrir ce superbe palais.  
Charles disait : « Voyons d'abord ma belle ;  
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais :  
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle. »

1. Phosphore ou Fosfore, porte-lumière qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poésie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares!* (Note de Voltaire, 1762.)

2. Les anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était fort commun : Zoroastre traversait les airs dans un char ; Elie fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient Pyroïs, Eoüs, Ethon, Phlégon, selon Ovide ; c'est-à-dire l'Enflammé, l'Oriental, l'Annuel, le Brûlant. Mais, selon d'autres savants antiquaires, ils s'appelaient Erythrée, Actéon, Lampos, et Philogée ; c'est-à-dire le Rouge, le Lumineux, l'Éclatant, le Terrestre. Je crois que ces savants se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière, que je démontrerai dans le prochain *Mercur*, en attendant les deux dissertations in-folio que j'ai faites sur ce sujet. (*Id.*, 1762.)

## VARIANTES

### DU CHANT SEIZIÈME.

---

Vers 357 :

« Nous la trouverons bien », dit la Pucelle.

Ce n'est point par inadvertance, comme pourrait le soupçonner M. Louis du Bois, mais après un mûr examen, que j'ai adopté ou plutôt conservé cette leçon, qui lui a fourni le prétexte d'une sortie contre ses prédécesseurs, et notamment contre le premier des éditeurs de l'édition Perronneau<sup>1</sup>, « dont l'autorité, dit-il, ne m'a pas paru assez respectable pour être suivie ».

Je ne partage point l'avis de M. Louis du Bois, et peut-être ai-je mis assez d'empressement à lui donner des éloges dans les rares occasions qu'il m'en a offertes, pour qu'il me soit permis de dire ici, au moins, qu'il est dans l'erreur. Toutes les éditions données du vivant de Voltaire, et un très grand nombre de manuscrits, portent le vers que j'ai reproduit. Le repos, il est vrai, s'y trouve renvoyé après la sixième syllabe ; mais cette licence, qu'autorisent nos traités de versification, n'est pas sans exemple : Voltaire nous en fournirait plusieurs au besoin. Dans *Nanine*, qui ne passe pas pour le plus mal écrit de ses ouvrages, on trouve (acte II, scène II) :

Mais vous extra—vaguez, mon très cher fils.

Je pourrais multiplier les citations, et prouver qu'on est fort excusable d'avoir attribué à Voltaire un vers qui, sans aucun doute, est de lui.

1. L'édition des *Œuvres de Voltaire* publiée par M<sup>me</sup> Perronneau a été commencée par M. Beuchot, et terminée par M. Louis du Bois. (R.)

## VARIANTES DU CHANT XVI.

299

L'édition compacte de Desoër porte :

« Nous la verrons bientôt », dit la Pucelle.

M. Louis du Bois a mis, d'après un manuscrit :

« Pour la trouver, marchons », dit la Pucelle.

Il y a, dans un autre manuscrit que j'ai sous les yeux :

« Nous la saurons trouver », dit la Pucelle.

Enfin, on lit dans l'édition de Genève, 1780, in-12, ce vers de douze syllabes :

« Nous la trouverons bien », répondit la Pucelle.

Pour éviter toute discussion, Palissot a trouvé plus court de supprimer le vers. (R.)

Vers 372. — Toutes les éditions données du vivant de Voltaire, l'édition de Kehl, et quelques autres, portent :

Que sermonnait un bon bénédictin.

Palissot a remarqué avec raison que Bonifoux est désigné comme jacobin au XII<sup>e</sup> chant (v. 162-163) :

Le confesseur du monarque gallique  
Était un fils du bon saint Dominique ;

et que le même homme ne pouvait appartenir à la fois à saint Dominique et à saint Benoit. Presque tous les éditeurs modernes ont adopté la correction proposée par Palissot. (R.)

---